

## Séance d'installation de Blanca Li à l'Académie des beaux-arts

Mercredi 20 octobre 2021

### Discours de Frédéric Mitterrand

Chère Blanca Li,

Blanca Querida

« Les jambes des femmes sont des compas qui arpentent le globe terrestre en tous sens, lui donnant son équilibre et son harmonie » disait François Truffaut qui est parti bien trop tôt sans avoir eu la chance de vous connaître. C'est à lui que je pense d'abord quand je vous vois danser. Et puis d'autres paroles reviennent aussi à ma mémoire lorsque je considère la formidable énergie, la perpétuelle générosité, cette folie douce et heureuse d'aller toujours plus loin qui vous animent et vous transportent bien au-delà des remugles de certaines controverses actuelles : « les femmes qui veulent être les égales des hommes manquent d'ambitions ! » C'est de Marilyn Monroe, la blonde au cœur fragile qui ne parlait jamais pour ne rien dire.

Vous comprendrez donc comme il m'est difficile d'assumer l'honneur de prononcer votre éloge, exercice nécessaire et rite de passage bienveillant pour saluer votre entrée si méritée à l'Académie des beaux-arts de la République Française. Vous avez mené à bien tant d'aventures artistiques, parcouru tant de chemins de par le monde, vous avez fait tant de belles choses en dansant sans relâche et sous les formes les plus diverses, comme la cigale s'y est certainement résolue pour faire la nique au délicieux Jean de La Fontaine et avoir raison des fourmis que nous sommes, et je me suis un peu perdu en essayant de suivre vos pas et de tenter de « *bailar* » à mon tour dans votre sillage.

Je suis aussi comme le poisson de Juliette Greco qui ne sait comment s'y prendre pour rejoindre l'oiseau qu'il aime tendrement. Et j'espère que vous me pardonneriez de parler peut-être un peu trop de moi et d'évoquer des souvenirs personnels puisque ce sont autant de fils qui m'ont conduit jusqu'à vous.

Moi qui n'ai jamais pu dépasser le stade du slow, du chachacha et de la danse des canards, pour qui la valse, le tango, et le rock sont des promesses d'évasion impossible à tenir, voilà de quoi nourrir mon désarroi. Et pourtant j'aime intensément la danse de toutes les fibres d'une sorte de « sac de pommes de terre » qui aurait toujours admiré Margot Fonteyn et Rudolf Noureev, Serge Lifar et Maïa Plissetskaïa, Fred Astair et Maurice Béjart, Sylvie Guillem et Patrick Dupond et tant d'autres dont je n'aurais pas eu le privilège insigne de pouvoir les approcher. Ce sont des étoiles bien particulières, elles ne s'effacent pas avec le jour et je suis sûr qu'elles sont toutes proches de vous en cet instant. Je garde aussi chez moi des photos de Diaghilev et de Nijinsky, les merveilleux livres de Baron, un magnifique album sur Rolf de Maré, d'exquis dessins de Roland Petit et Zizi Jeanmaire, des lettres de Boris Kochno que m'avait présenté mon ami de cœur Pierre Le Tan, et puis encore des films avec Samia Gamal, Neima Akef et Tahia Carioca, une image dédicacée de Bopha Devi la douce princesse qui a ressuscité les ballets cambodgiens après l'épouvantable cauchemar des Khmers rouges, des dvd à n'en plus finir avec l'inoubliable Cyd Charisse et dans

ce monde enchanté de si heureux souvenirs de toutes les fois où il m'a été donné de vous voir et de vous parler. Allons une dernière citation avant de « faire la barre » et de se lancer. De Margot Fonteyn justement : « La vie crée des motifs aléatoires. Ils sont chaotiques et empreint d'une beauté que j'essaie de capturer lorsqu'ils passent, car qui sait s'ils reviendront un jour ! »

Ah je suis certain que Dame Margot Fonteyn vous aurait beaucoup aimée.

Vous êtes née à Grenade durant l'une de ces années où la macabre torpeur franquiste isolait l'Espagne du reste de l'Europe, mais dans une famille aimante et chaleureuse, parents et grands-parents, bien à l'écart de la guardia civil, frères et sœurs unis comme les doigts de la main pour ne plus se quitter ensuite.

Je connais un peu Grenade, la mémoire encore bien présente du dernier royaume arabe d'Andalousie et les villages morisques de la Sierra Nevada où l'on se trouve entre deux, l'Espagne et le Maghreb ; les churros du matin véritables cauchemars de l'anorexique et le chocolat comme du plomb fondu qui assomme encore plus fort que le Jeres, les cafés et les terrasses où l'heure espagnole nous emmène jusqu'à l'aube, le concierge de l'Alambra Palace qui me racontait les arrivées d'Ava Gardner au bras de beaux matadors, fringants et célèbres, qui avaient cru un peu rapidement que tuer les taureaux leur avait fourni le mode d'emploi pour apprivoiser une panthère.

J'étais venu pour présenter une émission de télévisions à grand spectacle et en direct dans une plaza de toros débordant d'une jeunesse surexcitée à la perspective d'applaudir son idole, Chayanne, un rossignol portoricain bien charpenté dans le genre Ricky Martin mais tendance nettement plus hétéro, et j'avais déployé de formidables efforts pour calmer la foule impatiente, qui menaçait de lyncher les autres artistes au programme, en la faisant rire avec mon «fragnol» de cuisine. Chayanne était adorable, amitié immédiate, j'étais devenu son comparse sur scène, il chantait très bien sans playback et dansait magnifiquement. Notre duo fonctionnait à merveille, lui toujours en mouvement et moi accroché à mon micro, comme des partenaires de toujours. Nous avons fort à faire pour éviter les lancers de soutiens gorges dont nous bombardaient de jeunes admiratrices déchaînées. Entre deux chansons je lisais les messages écrits au rouge à lèvres sur ces trophées prometteurs, «*amor, amor, guapo*» et «*siempre*» avant qu'il ne relance la machine infernale en chantant et en bondissant comme un diable.

Oui la gaieté de Grenade, la fièvre latina, l'allégresse de la jeunesse je les retrouve en vous, toujours prêtes à ressurgir, intactes, Blanca Querida.

J'essaye d'imaginer la petite fille de Grenade dont la joie de vivre a déjà subjugué toute la famille, frère et sœurs aimeraient déjà danser mais il n'y pas assez de *pesetas* à la maison pour acheter des chaussons.

Elle travaille très bien à l'école mais à son rythme que l'on a renoncé à contrôler, elle fait ses devoirs dans l'autobus, elle court aux leçons de gymnastique rythmique qui la passionnent. Quand elle rentre chez elle, les premiers téléviseurs s'allument aux

terrasses des cafés puisque tous le monde est encore trop pauvre pour s'acheter la nouvelle lucarne magique et au cinéma du samedi soir, où l'on coupe encore les baisers dans les films d'amour avec Sara Montiel la bien sage pécheresse officielle qui fait rêver les garçons, les arts populaires parviennent à échapper aux ciseaux de la censure. La culture andalouse est un éventail que les Gitans déploient sous les yeux et les oreilles du régime franquiste, « *qui n'en peut mais* » pour tenter de le refermer. Comment pourrait-il emprisonner le flamenco dont celle que l'on appelle déjà « La Faraona » est la reine incontestée, Lola Flores !

« *Niña, deja que levante  
tu vestido para verte.  
Abre en mis dedos antiguos  
la rosa azul de tu vientre.* »

« *Précieuse, laisse moi relever  
ta robe pour voir ton corps.  
Ouvre entre mes doigts anciens  
La rose bleue de ton ventre.*»

A qui pensait Federico Garcia Lorca en écrivant ces vers de « Romancero Gitano » ? Je ne le sais pas mais je voudrais qu'ils soient désormais pour vous Blanca querida, vous qui n'oubliez jamais le poète génial que l'on célèbre dans le monde entier et que la France connaît si mal. A Grenade, il y a toujours la tache de sang d'un martyr sans sépulture qui ne peut être effacée. Federico Garcia Lorca est assassiné le 17 août 1936, au premier jour du soulèvement franquiste quelque part près de la *Fuente Grande* que les maures appelaient la *Source aux Larmes*. Les misérables qui accomplissent un tel crime détestent ce que le poète représente, l'innocence, la bonté, la culture, tout ce qu'il aura écrit de si beau durant sa vie trop brève. Ils haïssent aussi cela, cet aveu comme une espièglerie d'enfance de son penchant pour les hommes :

« La mariquita se coiffe  
dans un peignoir de satin...  
La mariquita compose  
Une à une ses bouclettes...  
La mariquita se pare  
Effrontément d'un jasmin...  
Las mariquitas du sud  
Aux terrasses vont chanter ! »

« On lui a réglé son compte à la mariquita », s'esclafferont ses tortionnaires impunis quand on les retrouvera quarante ans plus tard. C'est toujours trop tard ce genre de choses.

Cependant quelques jours avant sa mort Lorca a déposé le manuscrit de *Poeta en Nueva York*, inspiré par son séjour à Manhattan à la fin des années 20, sur le bureau

de son ami José Bergamin. Ce texte ne nous quitte jamais : « le masque dansera entre des colonnes de sang et de chiffres, entre des ouragans d'or et les gémissements des chômeurs qui hurleront, nuit obscure, dans ta saison sans lumière, ô sauvage Amérique ! ô impudique ! ô sauvage ! étendue à la frontière de la neige ! »

New-York vous allez y arriver justement, pour y suivre les cours de la grande chorégraphe Martha Graham et alors que vous avez juste dix-sept ans !

Flash Back : Tout s'est tellement accéléré. Il s'est passé beaucoup de choses depuis votre petite enfance à Grenade. D'abord votre famille les Gutierrez, s'est installée à Madrid. La capitale de l'Espagne n'est plus, mais alors plus du tout, la bourgade endormie de Castille où des bergers pouvaient encore remonter la *Gran Via* avec leurs troupeaux de moutons et où il fallait frapper dans ses mains pour appeler le *sereno*, mi gardien de nuit et mi mouchard de la police, afin de pouvoir rentrer chez soi, mais une mégalopole en pleine ébullition, saisie par un essor économique sans précédent, et où l'automne de la dictature, malgré des soubresauts sanglants, laisse brusquement la place au Printemps de la Liberté. La création artistique si longtemps réprimée déferle sur l'Espagne, c'est la *Movida*, et rien ne peut l'arrêter. La littérature, la photographie, le théâtre, la musique et la danse font table rase des conventions et des mœurs qui étaient enfermées depuis des décennies comme dans un sarcophage, la fête madrilaine court la rue jusqu'à Barcelone et Séville, et s'allume toutes les nuits tandis que les films de Pedro Almodovar s'imposent au delà des frontières. Pas tout de suite d'ailleurs, il faut que le « *matador* », « *la loi du désir* » et les « *Femmes au bord de la crise de nerf* » emmené par Carmen Maura, bousculent les dormeurs de la critique, et que les talons aiguilles de Victoria Abril achèvent de les réveiller définitivement. Mais vous êtes alors encore trop jeune pour rejoindre la prodigieuse brigade des muses de Pedro Almodovar et pour vous lover comme Rossy De Palma ou Marisa Paredes dans les bras puissants d'Antonio Banderas, dont il n'est d'ailleurs pas exclu que certains messieurs en aient aussi la nostalgie !

Non ce sera pour plus tard. Lorsque vous assurerez la chorégraphie de plusieurs de ses films et notamment le désopilant ballet des stewards dans un avion pour rassurer les passagers terrifiés à la perspective d'une catastrophe aérienne. La *Movida* pour l'adolescente que vous êtes c'est encore celle de votre corps que vous désespérez de voir grandir. La gymnastique rythmique l'a délié et assoupli d'une manière extraordinaire mais a bloqué votre croissance et la perspective de devenir une Nadia Comaneci en taille jockey vous a finalement décidé à emprunter une autre voie, toute proche mais différente : celle de la danse et de la chorégraphie. Votre corps est libéré, il va pouvoir accompagner vos rêves et vos désirs, il commence enfin à grandir, grandir, il est temps pour lui d'apprendre des leçons nouvelles et c'est ainsi que vous vous êtes retrouvée à New-York chez Martha Graham.

La danseuse et chorégraphe américaine à plus de 80 ans. Elle est auréolée d'un prestige écrasant, le magazine *Time* la proclamera : « La danseuse du siècle ». Son langage chorégraphique a révolutionné le ballet classique en faisant toute la place au désir féminin, aux pulsions révélées par la psychanalyse, à l'interrogation des

mythes antiques et de leurs dimensions érotiques. Elle ne danse plus mais accompagne sa compagnie partout où elle se produit et consacre une attention sans limite à l'école qui porte son nom.

Vous découvrirez avec elle une exigence inouïe et une discipline de fer qui ne vous quitteront plus. Ainsi parlait Martha Graham : « *Le corps ne ment jamais, la danse est le langage caché de l'âme, mais aucun artiste ne peut se réjouir. Il ne trouve jamais de satisfaction. Il y a juste une étrange et divine insatisfaction, une quête bénie qui nous fait avancer et nous rend plus vivant que les autres.* »

On imagine le choc ressenti par une jeune espagnole de 17 ans transplantée à Manhattan et qui s'est volontairement soumise à l'enseignement d'une telle école et de celle qui jusque dans son grand âge est encore considérée comme « une athlète de Dieu ».

A New-York se déroule une autre sorte de *movida* dont les ondes se propagent depuis la *Factory* de Andy Warhol.

Génial demiurge des mythes de l'Amérique capitaliste où il n'y aurait selon lui pas de plus grand art en vérité que de faire de l'argent, elfe lunaire d'une stupéfiante et réelle gentillesse à la perruque blonde peroxydée, innocent à la voix douce dans le vacarme de la violence et du cynisme de Manhattan, apparemment indifférent, il emploie une activité prodigieuse en recyclant des boîtes de conserves, des pots de peinture acrylique, des pellicules pour films d'amateurs, des faits divers de la presse poubelle, le bric à brac de la société de consommation, des travestis, des gigolos, des actrices sur le retour, des enfants de la grosse galette, des dames chics qui travaillent le divorce comme un métier, tous proclamés ses superstars pour imprimer définitivement, aux sons du Velvet Underground, de Nico et de Lou Reed, le polaroïd de son extraordinaire univers sur votre imaginaire. Mais vous fréquentez aussi l'école d'un autre génie, le mot n'est pas trop fort, le chorégraphe afro-américain Alvin Ailey, l'intelligence et la grâce même.

Vous ne ratez rien de tout ce qui se produit parmi les autres troupes, jusque dans les rues du spanish harlem où vous habitez, parcouru par des bandes de gosses trop jeune pour avoir vu *West Side Story*, trop pauvre pour se payer une place de théâtre, mais trop remuants pour rester immobiles et ne pas inventer la danse de ceux qui ont compris qu'il y a toutes sortes de façons et de figures pour marcher droit dans la vie : le hip hop.

Voilà vous avez 19 ans il est temps d'entrer en scène avec les xoxones, le groupe de flamenco rap que vous avez avec une de vos sœurs et Montse Martinez.

Aller maintenant il est temps de rentrer en Europe, avec le groupe de Blanca Gutierrez est devenue Blanca Li, c'est le nom du mathématicien aussi beau gosse que sympathique qui vous accompagne désormais et dont le sang froid en a fait un tout-terrain de la vie commune avec une bombe.

Ce qui est sûr c'est qu'on ne s'ennuie jamais et deux enfants très aimés par leurs parents toujours épris ne me contrediront pas.

Mais par quoi commencer ? Mettre le feu aux cabarets de Pigalle, partager les transes des Gnaouas marocains, ouvrir « El Calentito » à Madrid où l'on danse sur les tables. Cependant je renonce à faire le tri dans ce que l'on pourrait appeler une carrière de près de quarante ans s'il ne s'agissait pas plutôt de l'aventure permanente d'une adolescence perpétuelle qui ne cesse jamais de regarder ce qui se passe autour de nous et d'interroger le monde comme il va. Pour traduire ses messages si complexes et si contradictoires parfois si inquiétants et insupportables, en sons, en images et en mouvements qui pourraient nous permettre de le comprendre et d'aller de l'avant sans renoncer à l'optimisme et à la gaieté ; à l'espoir en somme.

Tout votre travail, car il s'agit aussi d'un labeur acharné, nous surprend, nous transporte, nous laisse ébahis, nous perd et nous reprend, nous réconcilie avec la vie quand il nous arrive de la trouver trop dure et quand nous doutons hélas si souvent de nous-même, par son élan, sa fantaisie, sa générosité et son élégance qui touchent à l'essentiel, c'est-à-dire nous rendre au moins un peu plus heureux. Et pas seulement pour le temps d'un spectacle mais aussi pour après, quand on se retrouve dans la rue au dehors et que les lumières du théâtre se sont éteintes, dans une sorte d'atmosphère de rafle et plus tard dans les mille occupations du quotidien, les soucis petits et grands, et que l'on se dit si elle est parvenue à faire cela, moi je devrais bien arriver quand même à accomplir de ce que je souhaite faire.

Se pencher sur tout ce que vous avez inventé et imposé avec votre compagnie indépendante, tellement indépendante j'ose le souligner que les aides et subventions de l'État auxquelles vous auriez pu avoir droit semblent avoir manifestement perdu sa trace tout au long des 1 500 représentations qu'elle a pu donner à travers le monde ; mais aussi relevé tout ce que vous avez créé pour plusieurs festivals, théâtre et opéras, à Nancy, Nice, Toulon, Bordeaux, Montevideo, Berlin, Paris et Madrid, « claro que si ! » ; ce que vous avez conçu auprès d'autres compagnies et d'autres événements comme les Arts Florissants et William Christie ou le Ballet National d'Espagne ; et encore les complicités si joyeuses avec Christian Lacroix, Jean-Paul Gaultier, Paco Rabane, Christian Louboutin ou l'inoubliable et délicieux Azzedine Alaïa ; les films avec Daniele Thompson, Anne Fontaine ou Jean-Jacques Annaud, les documentaires, les vidéos, les publicités, les installations, qui vous ont valu les concours admiratifs de Beyoncé ou de Daft Punk, la promotion d'un programme de recherche médicale contre le sida avec la présence surnaturelle de Tilda Swinton, oui tenter de dresser un tel catalogue relève de la lecture d'un inventaire à la Prévert imprimé en plusieurs volumes où manquerait seulement le raton laveur, et encore je n'en suis pas sûr, il doit bien être caché quelque part parmi les corgis de la Reine d'Angleterre dont vous avez chorégraphié le concert du Jubilé.

Mais il ne faut pas s'y tromper la profusion ne laisse pas de place à l'à peu près ou à la répétition, le mouvement est une succession de recherches, il n'y a pas autant de limites à l'horizon de notre corps.

Voyez les bras des danseurs d'Electrik

Et voici venu le temps des hommages et de la reconnaissance officielle dont votre installation parmi nous est aujourd'hui le symbole éclatant.

Mais je ne voudrais pas commettre une erreur qui pourrait vous être préjudiciable. Ce n'est pas parce que vous n'avez cessé de vous avancer en éclaircissant, en disposant les lumières là où elles n'existaient pas encore et en reprenant les ombres magiques dont vous avez montré qu'elles ne sont jamais vraiment noires et qu'elles recèlent des promesses de leurs nouvelles, que vous auriez voulu éteindre derrière vous. Bien au contraire, il n'y a pas d'affrontement pour vous entre la danse moderne et la danse classique, vous laissez à d'autres ce genre de controverses stériles car vous pensez que la chorégraphie et la danse doivent rassembler tous les genres et toutes les étapes d'une longue et belle histoire. Le tutu n'est pas une relique du passé, le robot n'est pas l'ennemi de Petipa et de Balanchine, la vie du ballet est née il y a bien longtemps et l'ignorer ce serait l'endormir ou pire encore la perdre à tout jamais. En reprenant récemment la direction des trois scènes emblématiques du Teatro Canal à Madrid vous l'avez dit nettement et avec la fougue qui vous caractérise : le ballet classique a toute sa place dans le répertoire que vous allez construire et la danse contemporaine ne pourrait exister si elle ne s'était inclinée aussi sur la berge du Lac des Cygnes pour s'abreuver.

Le cinéma a toujours aimé la danse, elle lui a inspiré beaucoup de ses chefs d'œuvres et alors qu'il était encore en enfance il voulait déjà filmer la Pavlova, Loïe Fuller et Isadora Duncan. Comme Buñuel proposant à l'un de ses producteurs : « le scénario est encore un peu court, si j'y mettais un rêve ce serait plus amusant », il suffit qu'il y ait une scène de danse dans un film pour que toute l'histoire prenne une intensité particulière. Et c'est Simone Signoret avec Serge Reggiani dans « *Casque d'or* », et c'est Rita Hayworth dans « *Gilda* » et c'est Mikhaïl Baryshnikov dans « *Le tournant de la vie* », et c'est Leslie Caron dans « *Un américain à Paris* » et à l'heure où l'exquise Françoise Arnoul vient de nous quitter, sans une plainte et sans un regret, je repense à Mimi la petite blanchisseuse dont Jean Gabin fait une étoile du Moulin Rouge dans le merveilleux « *French Cancan* » de Jean Renoir. Tant d'images qui nous rejoignent en cet instant, il suffit de tirer le fil de nos chaussons de danse.

Mais vous connaissez tout cela encore bien mieux que moi, Blanca querida, et c'est aussi pourquoi le cinéma tient une telle place dans votre monde enchanté, et je n'évoque pas seulement « *Le défi* » votre premier long-métrage qui a été projeté au cours des plus importants festivals du 7<sup>ème</sup> art et a remporté le grand prix du public à Toronto.

Pourtant tout change aussi maintenant alors que nous vivons une révolution esthétique inouïe avec les ressources sans limites que nous sommes loin d'avoir fini d'explorer, et que nous procurons les ordinateurs et les nouvelles technologies. Deux expériences encore récentes et d'un genre très différent ont beaucoup compté pour vous. L'une, ce fut de danser avec des robots. Vous les aviez rencontrés au Japon, ils étaient musiciens, ils pouvaient jouer sur scène comme un orchestre. En France, une société de robotique extraordinaire, vous a présenté ses petits chéris. Vous l'avez raconté : « Danseurs et robots, nous nous sommes tous mis ensemble au travail et là ce fut la folie ».

Mais les robots ne sont pas tout à fait des artistes comme les autres, ils sont encore plus insouciant et capricieux, il leur arrive de s'emballer sans qu'on puisse les arrêter. Fritz Lang l'avait bien vu dans *Metropolis*. Avec eux il se passe toujours quelque chose d'imprévu. Inutile de préciser que cela ne risquait évidemment pas de vous décourager, bien au contraire. « Robot » fut un ballet vraiment inoubliable pour le public comme pour les automates qui avaient pourtant une longue expérience depuis le temps où ils dansaient en Autriche sur les précieuse boîte à musique de l'impératrice Marie-Thérèse.

L'autre expérience ce fut la fête de la danse au Grand Palais transformé en une gigantesque salle de bal où le public était invité à danser simultanément sur plusieurs scènes différentes : charleston, le rigodon du roi, la salsa variantes brésiliennes ou colombiennes, le fox trot, les mouvements de gnaouas, les pas infinis de l'Afrique et de l'Inde. Trois jours d'une fête ininterrompu où hommes et femmes abandonnaient joyeusement leurs souliers pour courir d'un plateau à l'autre. « C'était absolument fantastique à voir et à vivre ». Vous l'avez très bien dit : « Il n'y a rien de plus ludique et de plus gai que la danse pour découvrir d'autres cultures. » C'est ce que pensait aussi Lupino Lane lorsqu'il invita des aristos coincés de Kensington à danser la Lambeth Walk avec ses copains prolos des faubourgs, en 39 quand il n'y avait pas tant de motifs pour s'amuser.

Et voilà que ces deux expériences, le ballet des robots et le bal pour tous se sont rejointes, pour une nouvelle aventure : un spectacle immersif où lesté d'un ordinateur et bardé de capteurs aux poignets et sur les jambes, on bascule d'une valse viennoise à une soirée cabaret : *Le bal de Paris* au théâtre de Chaillot.

Voilà, Blanca querida, le moment est venu où je dois vous quitter. Quand même encore un souvenir : alors que vous animiez en banlieue un atelier de danse pour les enfants, ce que vous faites bien souvent, il y avait un petit garçon dans l'assistance qui ne parlait à personne et qui refusait de bouger. Il regardait seulement, immobile obstinément, sans manifester aucune émotion.

Vous observiez le petit garçon triste et solitaire, il n'était pas question bien sûr de le contraindre à rejoindre la ronde des autres enfants. Il y eut plusieurs séances, il restait dans son coin, toujours sans rien dire. Puis le dernier jour, alors que les autres enfants montraient joyeusement, les uns après les autres, tous les pas qu'ils avaient retenus, le petit garçon triste et solitaire s'est avancé soudain dans le cercle où tous l'entouraient en haussant les épaules. Et il s'est mis à danser, à danser, à danser, on ne pouvait pas le retenir. Il avait tout appris et il s'en servait pour inventer de nouveaux pas d'une grâce et d'une poésie qui médusèrent le jeune public et qui vous ont bouleversé. C'est à ce petit garçon aussi que je dédie mon discours. Je ne le vois pas dans l'assistance, parmi nous, mais je sais qu'il est là, dans votre cœur, Blanca querida.

Je vous remercie pour votre attention.